



Joshua Serafin, *VOID*, 2025, performance dans le cadre de l'Académie des Mutantes au Capc.
Crédits ph. Arthur Péquin.

De 2021 à 2025, Marion Vasseur Raluy a porté le programme de résidences *Les Furtifs* au Capc Musée d'art contemporain de Bordeaux. Sans appel à candidature et sans exigence de format ni de restitution, ce programme s'invente au rythme des invitations. Clémence de La Tour du Pin, Mona Varichon, Louise Siffert, The Mycological Twist (Eloïse Bonneviot et Anne de Boer), Niklas Taleb et Phung-Tien Phan, Harilay Rabenjamina, Joshua Leon, Caique Tizzi, Cameron Rowland, Shanta Rao, Daria Blum, Pauline L. Boulba, Adrien Tinch, Lisa Selby et Joshua Serafin s'y sont succédé-es.

Ces artistes ont importé dans le musée des méthodes et des temporalités issues de la littérature, du cinéma, des arts vivants ou de la cuisine. Ils et elles ont occupé des interstices entre les disciplines et leurs milieux, le musée et ses responsabilités, ainsi qu'entre la ville et ses histoires latentes. Dans cet entretien,

nous revenons sur plusieurs de ces résidences qui, chacune à leur manière, ont infléchi le musée depuis l'intérieur, le travaillant dans ses usages quotidiens, ses formes et ses conventions. Marion a expérimenté l'élasticité de son rôle et des autres entités qui composent le Capc. Elle s'est laissée traverser par plusieurs états, devenant tout à tour traductrice en ancien français, maîtresse de cérémonie d'un télé-crochet et même escargot. De ces résidences, menées dans les plis de l'espace, du temps et de la conscience, ont émergé des spectres. Ils l'ont accompagnée dans l'écriture de l'exposition *Itinéraires Fantômes*, qu'elle a co-curatée avec Ana Iwataki au Capc, en 2024. Ce que les fantômes nous enseignent est sans fin. Et *Les Furtifs* s'en font l'écho dans un apprentissage sans cesse renouvelé. Le bâtiment a gardé la mémoire de ces présences et de leurs gestes. Certaines œuvres sont entrées dans la collection. D'autres continuent d'exister dans

ENTRETIEN LES FURTIFS MARION VASSEUR RALUY LILA TORQUÉO

Lila Torquéo : *Peux-tu me parler de la genèse du programme Les Furtifs, de la direction que tu as prise, et du sens de son nom ?*

Marion Vasseur Raluy : Le nom *Les Furtifs* est emprunté au livre éponyme d'Alain Damasio, désignant des êtres capables de se métamorphoser selon leur environnement. Sandra Patron, directrice du Capc, a voulu transposer cette idée au programme qu'elle a lancé à son arrivée, en octobre 2019. Comment un·e artiste se métamorphose-t-il·elle au contact d'une institution ? Je lui ai proposé de retourner la question pour que l'institution puisse elle aussi se transformer au contact des artistes, décalant ses logiques et notre manière de travailler au quotidien.

J'ai pensé cette programmation en dialogue avec les expositions et l'Académie des Mutantes, festival curaté par Cédric Fauq, commissaire en chef du Capc. Ce rendez-vous réunit des artistes transdisciplinaires mêlant mode, musique, drag show, performance, principalement des formats live. Celui-ci répondait à mon désir de sortir du cadre de l'exposition, et d'investir les interstices de manière furtive. Cela m'intéressait d'aller vers des pratiques qui débordent le champ visuel et engagent d'autres matérialités, activant le goût, l'odeur et le son, et qui empruntent aussi aux formats du spectacle vivant.

LT : *La nature transdisciplinaire des Furtifs a trouvé un écho particulièrement fort dans la résidence de Mona Varichon, en 2021.*

Artiste, musicienne, et sociologue de formation, elle crée des situations où se croisent des pédagogies, des milieux sociaux et des générations. Comment sa résidence a-t-elle rendu possible cette traversée ?

MV : Mona souhaitait travailler autour du cor, un instrument qu'elle pratique en France et aux États-Unis, et qui l'a menée à des collaborations, notamment avec des musicien·nes d'Arcade Fire. Nous lui avons alors proposé d'entamer une collaboration avec Sylvain Delorme, professeur au Conservatoire de Bordeaux Jacques Thibaud, et son groupe composé d'enfants et d'adultes. Mona les a invité·es à déplacer leur répertoire habituel, en leur faisant jouer des reprises de morceaux R&B/Soul, pop, rock et

classique, créant ainsi un pont entre les styles et les générations.

Dans un format proche de la masterclass, Mona a organisé des ateliers avec d'autres artistes, au Capc et au Conservatoire : les danseur·ses hip-hop Nicolas Faubert et Lydia Laouichi, avec sa compagnie HKM, et le musicien Joseph Schiano di Lombo. Cela a convergé vers *Corps à cor*, une performance qui s'est tenue dans la nef du Capc en 2021, et un film qui documente avec beaucoup d'émotion, la mise en mouvement des disciplines et de leurs systèmes éducatifs. Selon moi, c'est par le biais de la sociologie que Mona aborde cette transdisciplinarité.

LT : *Elle met en pratique un décloisonnement des pratiques qu'on attribue aux musées et aux conservatoires de musique, notamment en les incitant à s'ouvrir à la culture hip-hop, souvent marginalisée.*

MV : Mona déhiérarchise la culture. Faire jouer *Diamonds* de Rihanna aux côtés de pièces classiques, mêler danseur·ses de ballet et chorégraphes hip-hop, amène un déplacement dans un conservatoire, qui reste un lieu socialement homogène, plutôt blanc, peu multiculturel, et bourgeois comme le Capc peut sembler l'être.

LT : *Les œuvres qui étaient exposées à ce moment-là au Capc ont-elles jouées un rôle dans sa performance ?*

MV : Dans l'exposition *Le Tour du jour en quatre-vingts mondes*, curatée par Sandra Patron en 2022, une œuvre d'Haim Steinback représentait un grand lettrage peint qui disait "on vend du vent". Cette œuvre de 1988, résonnait avec la performance, où les musicien·nes jouaient du cor, un instrument à vent qui mobilise les poumons.

Dans la nef, se tenait l'exposition *Absalon Absalon*, curatée par Guillaume Désanges et François Piron. L'œuvre *Untitled (Chemo)*, 1991 de Félix González-Torres, qui est un rideau de perles monumental, dialoguait avec la performance qui se déployait autour. Ce choix semblait spontané, mais il affirmait la présence du musée.

LT : *La résidence de la réalisatrice anglaise Lisa Selby est la dernière que tu as accompagnée. En plus du tournage de son film, elle a mené un atelier d'écriture au*

Capc, avec des personnes en situation d'addiction. Ces ateliers ont aussi permis des croisements entre différents milieux. Comment les as-tu pensés et construits avec elle ?

MV : Le travail de Lisa m'avait interpellée par sa dimension sociologique et son engagement social. Dans son film *Blue Bag Life* (2022), elle documente la vie et le décès de sa mère, héroïne addictée, et de son ex-compagnon lui aussi dépendant. Son expérience intime de l'addiction l'a poussée à donner des ateliers d'écriture avec des personnes en situation d'addiction, au Royaume-Uni où elle vit. Elle a adapté ses ateliers au Capc. Nous avons alors contacté le service d'addictologie du Centre Hospitalier Charle Perrens et des centres d'accompagnement et de prévention en addictologie (CSAPA). Elle a proposé aux participant·s de venir avec un objet leur rappelant l'addiction, souvent anecdotique. Le titre *Blue Bad Life* vient de ces petits morceaux de plastique bleu qu'elle retrouvait chez sa mère, utilisés pour fermer les pochons de drogue. Pendant une matinée dans l'atrium, un espace de travail habituellement fermé au public, se sont réunies une dizaine de personnes qui n'ont pas l'habitude de venir au musée. Il était important d'avoir des animateur·trices spécialisé·es pour accompagner cet atelier.

Au fur et à mesure de ma programmation, j'ai senti un intérêt grandissant pour des pratiques artistiques socialement engagées. L'art a donné un sens à ma vie et le travail de Lisa illustre cette idée. En partant de son propre vécu et à travers l'art, elle partage aux autres des outils qui leur permettront peut-être de trouver du sens.

LT : *L'art peut servir de véhicule. Ces échanges ont-ils été pensés dans la durée ?*

MV : Ce projet était une étape. On aurait aimé le prolonger mais la temporalité était courte. Nous avons donc l'idée que les outils créés soient transmis à d'autres structures pour être réactivés de leur côté.

LT : *Quelles formes ces outils ont-ils pris ? De quelle manière Lisa Selby s'est-elle saisie de cet atelier pour l'écriture d'un nouveau projet de film ? Y-a-t-il eu des enregistrements ou une forme d'archivage ?*

MV : Il en est ressorti une méthodologie de travail. Et seules des photos archivent physiquement ce moment. C'était important de garder l'intimité des participant·es, surtout que les objets étaient liés de près à l'addiction, comme des cuillères, donc chargés de souvenirs difficiles.

Pendant sa résidence, Lisa a transformé l'appartement en un lieu étrange, en recouvrant les murs et la baignoire de bâches noires. Elle avait condamné l'appartement pour en faire un studio de tournage, il était devenu méconnaissable. La baignoire était remplie de pierres précieuses en plastique pour créer des images psychédéliques et abstraites. Ce type d'images expérimentales, filmées avec l'aide de plusieurs personnes, dont Sylvain Mavel du pôle image du Cpac, était une première pour elle.

LT : *Cyril Chaumeau, chargé de la bibliothèque du Capc, me disait qu'elle était venue le voir pour consulter des ouvrages sur le psychédélisme.*

MV : Oui, c'était surtout pour se nourrir d'images et de références cinématographiques. Lisa a été nommée aux BAFTA en 2023, l'équivalent des Césars au Royaume-Uni, ce qui en fait une artiste qui évolue en dehors du sacro-saint art contemporain, dans ces à-côtés, que j'ai défendus à travers *Les Furtifs*.

LT : *Clémence de la Tour du Pin, quant à elle, a apporté une dimension olfactive à la résidence. Comment a-t-elle métabolisé ses recherches autour d'un parfum et travaillé avec les archives audiovisuelles et éditoriales du musée ?*

MV : Clémence avait déjà travaillé sur les odeurs, en particulier sur leurs effets physiques, de dégoût ou d'attirance, et leur lien à son histoire personnelle, marquée par un rapport compliqué à l'alimentation. Son nez a pris une place importante dans sa relation au monde.

Clémence s'intéresse aux archives familiales, notamment à une maison appartenant à deux tantes, grandes nobles ayant amassé beaucoup d'objets. Et tout ce qu'elle récupérait là-bas était un peu pourrie. Son vocabulaire de formes évoque cette déliquescence.

Lors de sa résidence en 2021, elle a mêlé des éléments intimes et une sorte d'archéologie des



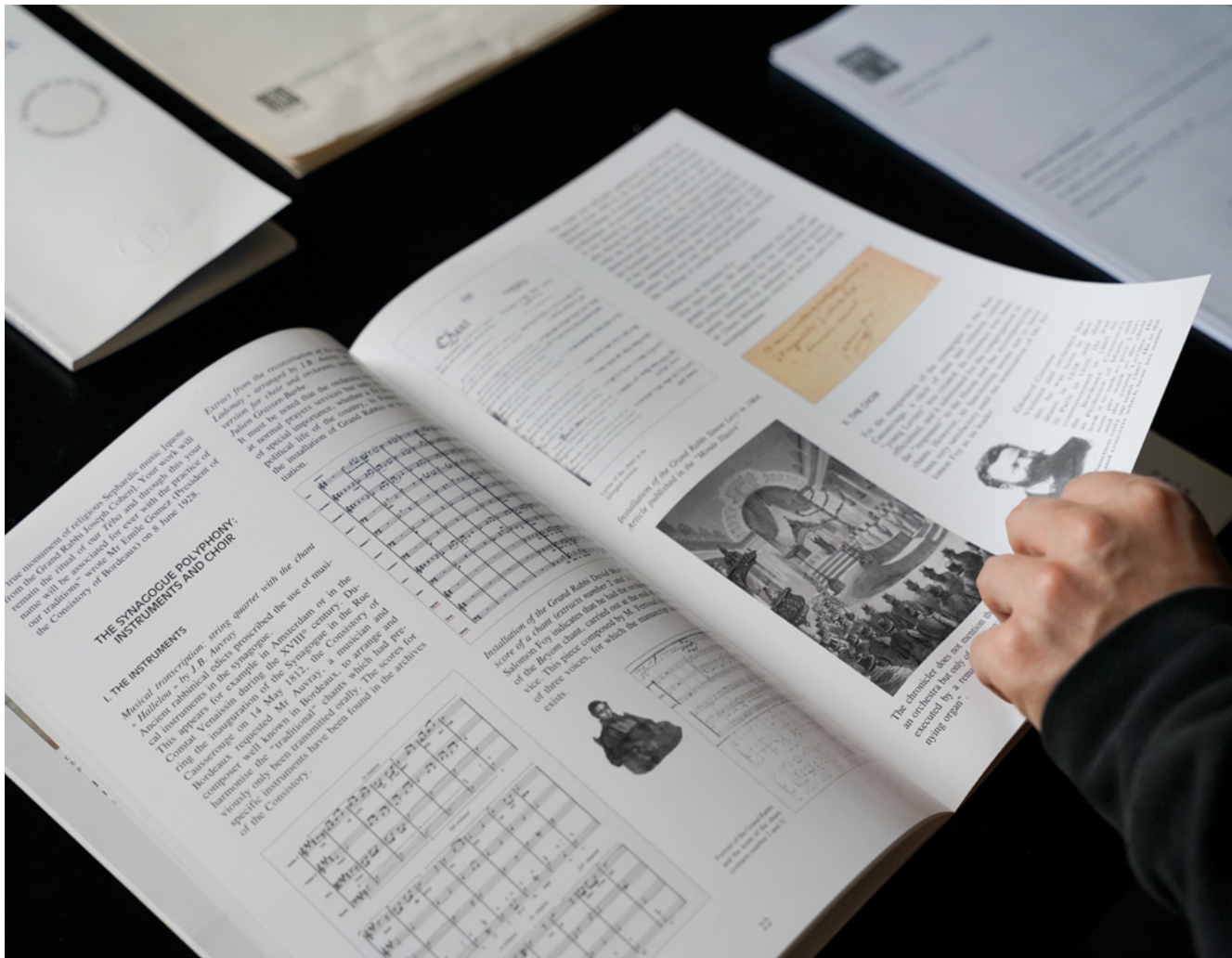
Mona Varichon, *Corps à Cor*, concert-performance danse, dans la nef du Capc, 2022. Crédits ph. Arthur Péquin.



Clémence de La Tour du Pin, *Fragrance Host*, 2021. Crédits ph. Mathilde Bertolo.



Harilay Rabenjamina, *Casting !*, performance, 2023.
Crédits ph. Arthur Pequín.



Joshua Leon
Crédits ph. Arthur Pequín.

archives du musée. Elle cherchait à retracer l'histoire du lieu, des fêtes qui s'y étaient tenues, de l'équipe, pour comprendre comment le musée avait vécu à travers le temps. Trouver ces archives n'a pas été facile. Elle a collecté quelques photos, mais surtout des souvenirs oraux. Parmi l'équipe, certain-es travaillent là depuis trente ans, ce qui a facilité l'accès à ces histoires.

Clémence a collaboré avec une structure bordelaise, Les Olfactines, pour traduire cette histoire subjective du musée et les sensations qui s'y rattachent en un parfum. Je ne saurais dire quels termes les parfumeuses ont utilisés, mais c'était amusant car cela faisait écho à la musique : dans le métier du nez, les odeurs sont comme des notes de musique. D'ailleurs la fondatrice, Clémentine Humeau, vient de la musique.

LT : *C'est complètement synesthésique !*

MV : Clémentine a essayé de retranscrire l'odeur du Capc dans des flacons conçus avec la Fondation Martel. Elle nous avait offert à chacun-e une petite fiole avec une lettre personnalisée, donnant des notes d'odeur. Moi, j'avais "escargot". J'adore cette odeur qui évoque la terre, alors que d'autres la détestent. C'est très intime. Cette œuvre a intégré les collections du musée. Elle prend la forme d'un protocole : les odeurs peuvent être montrées en fioles ou portées par l'équipe.

LT : *Elle a transformé la somme de ces récits en sensations. Un autre artiste a également impliqué l'équipe dans son œuvre : Harilay Rabenjamina lorsqu'il a invité Cédric Fauq à jouer son propre rôle de commissaire dans la performance Casting, présentée dans l'exposition de Cédric, Barbe à Papa, en 2023.*

MV : Harilay est diplômé de l'ebabx - l'école supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux, et il voulait développer un télé-crochet avec des personnes de la scène bordelaise. Ce format a quelque chose de caricatural. Il met en scène des gens d'un certain milieu populaire comme des sortes de bêtes de foire. Cela évoque la fête foraine avec ses monstres, un thème cher à Cédric. En puisant dans la culture mainstream et pop, Cédric travaille à déplacer la

vision élitiste de l'art. Comme il a une très belle voix, Harilay lui a proposé de rejoindre la performance aux côtés de trois autres acteur-trices, dont sa mère. Et moi je jouais le maître de cérémonie qui remet la lettre finale au-à la gagnant-e.

LT : *Harilay voit-il dans le télé-crochet une référence à la mise en compétition des artistes produite par les institutions ?*

MV : Oui, notamment à travers les processus de candidature et la manière dont les institutions demandent aux artistes de se mettre en scène et de jouer un rôle. Harilay s'intéresse beaucoup à la représentation de soi, en tant qu'artiste et en tant qu'être humain. Cela m'intéressait aussi de soutenir des artistes qui avaient une relation avec Bordeaux, comme Harilay.

LT : *Sur un tout autre registre, lié au contexte local, il y a eu la résidence de Joshua Leon en 2023. Celle-ci s'inscrivait directement dans l'histoire de la ville, puisqu'il a mené des recherches sur les communautés juives immigrées à Bordeaux.*

MV : Joshua est le premier artiste que j'ai accueilli dans le cadre du programme de résidence Magnetic, porté par Fluxus Art Project, qui permet à des artistes basés en Nouvelle-Aquitaine de mener une résidence en Angleterre et vice-versa.

Joshua s'intéresse systématiquement à l'histoire juive des lieux où il se rend. Pendant sa résidence, il s'est tourné vers les marranes, des juif-ves exilé-es d'Espagne et du Portugal, au moment de l'Inquisition espagnole. Les marranes sont venu-es dans le sud-ouest de la France car iels pouvaient y exercer certains métiers. C'est une histoire avec laquelle Joshua entretient un lien intime, étant lui-même descendant de marranes. Son nom nous est même apparu sur les bancs de la Grande Synagogue de Bordeaux.

Je l'ai accompagné dans sa recherche des traces de cette histoire, notamment aux archives de Bordeaux Métropole, de la Gironde et de la ville de Bayonne. J'allais systématiquement avec lui car il fallait traduire du vieux français, que je ne sais d'ailleurs pas très bien lire, vers l'anglais, pour que Joshua puisse comprendre. Nous avons découvert

que les marranes ont joué un rôle dans l'histoire coloniale, car iels pouvaient voyager dans les colonies, notamment aux Caraïbes, d'où iels ont ramené des savoir-faire liés au chocolat, qui en Espagne était réservé à l'élite. Iels ont donc participé à la démocratisation du chocolat que l'on connaît aujourd'hui en Europe. Il reste des traces de leur recette de chocolat chaud dans le Cacolac, qui est toujours fabriqué en Nouvelle-Aquitaine.

Ce qui m'intéressait beaucoup, c'était de parler des couches de complexité d'une histoire, lorsqu'un peuple forcé à l'exil se retrouve dominant à un autre endroit et use de son pouvoir en s'appuyant sur l'esclavage.

Le projet de Joshua a pris une dimension matérielle lorsqu'on a collaboré avec la chocolaterie Origines à Bordeaux. Il leur a commandé des petites tablettes d'archives en chocolat, avec un poinçon en forme de lion. Celui-ci rappelle son nom de famille, Leon. C'est aussi le symbole de la première maison d'édition juive portugaise.

Ses recherches ont nourri l'écriture de son livre *The Process*, publié en 2024 par la galerie londonienne Chisenhale et Mousse Publishing. Ce livre retrace un itinéraire de recherche étiré sur deux ans, en passant par Bordeaux, Vienne et Londres.

LT : *En 2024, Pauline L. Boulba a également travaillé avec des archives pour l'écriture de sa pièce Mille Shake. C'est une autofiction et un spectacle qu'elle a écrit autour de pratiques somatiques, de violences intrafamiliales et d'archives queer.*

MV : Dans *Mille Shake*, Pauline parle de violences intrafamiliales et de vengeance. Elle est corse et elle était assez fascinée par une histoire liée à la vendetta corse, que sa grand-mère lui racontait quand elle était enfant.

Pauline vient plutôt du milieu de la danse. Elle a écrit sa thèse sur Jill Johnston, une critique d'art et de la danse lesbienne aux États-Unis. Elle est donc plus habituée aux formats de résidence théâtrale que de ceux de l'art contemporain.

Pour ses recherches sur les violences faites aux enfants, je trouvais intéressant qu'elle aille creuser sur une exposition de 2000, qui a fait scandale justement sur ces questions :



Portrait de Pauline L. Boulba en résidence au Capc en 2024.
Crédits ph. Arthur Pequín.

Présumés innocents, l'art contemporain et l'enfance.
Cette exposition a été attaquée par une association d'extrême droite, La Mouette, sous prétexte que d'après des visiteur·ses, elle contenait des images pédopornographiques. En travaillant sur le dossier, Pauline s'est rendue compte qu'il y avait peu à tirer de ces archives, témoignant selon moi d'un changement de paradigme. Cela nous a interrogées sur la manière dont la société politise aujourd'hui la question de l'enfance. Un ouvrage tel que *Politiser l'enfance* (2023), dirigé par Vincent Romani, montre comment les enfants peuvent désormais s'outiller face à ces violences.

Pauline s'est retrouvée dans des zones inconfortables du musée, car l'exposition *Présumés innocents* reste une plaie vive pour certaines, même si le sujet peut être abordé autrement, et c'est ce qui est intéressant.

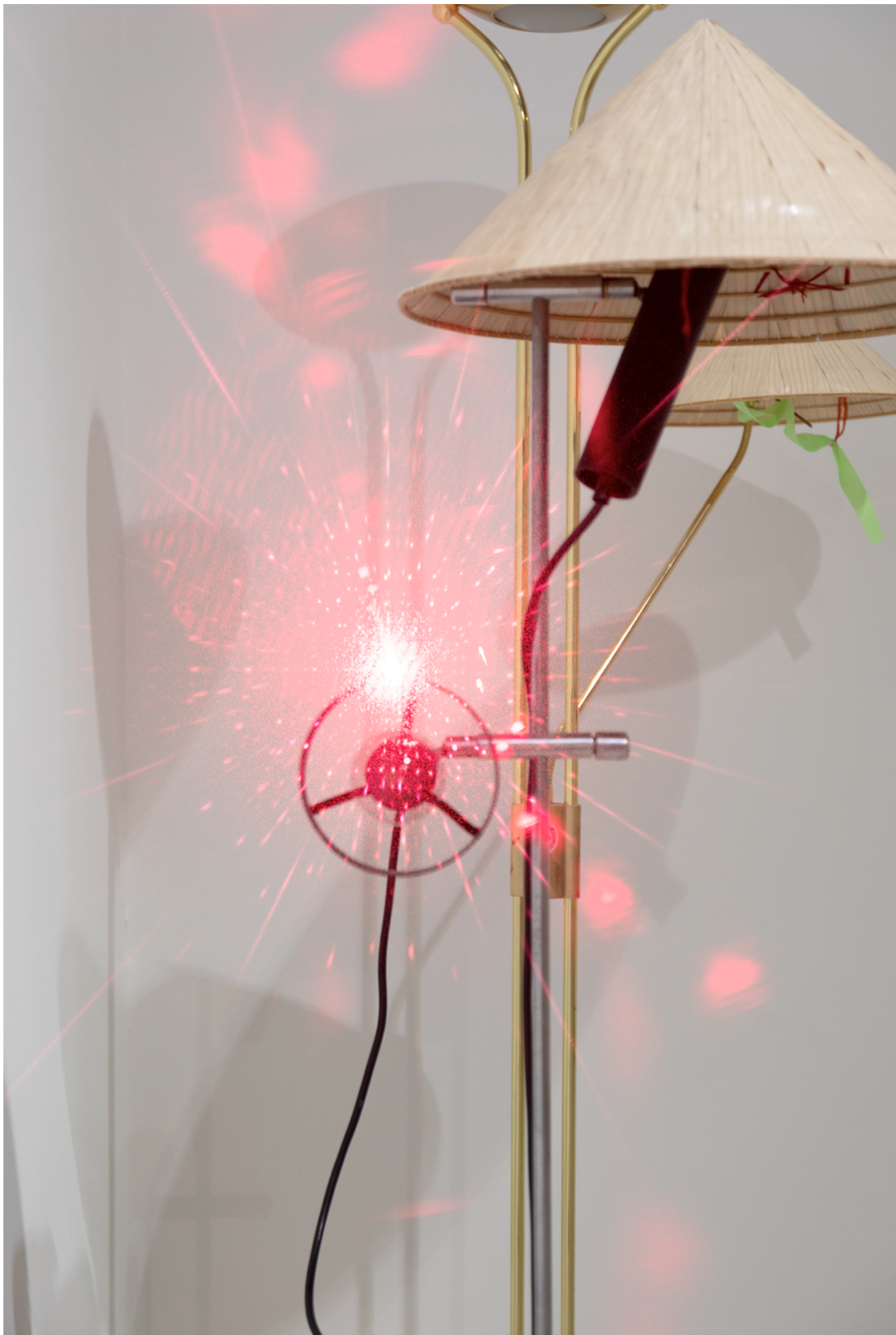
LT : *La recherche de Pauline invitait peut-être à déconstruire*

des mythes et des fantasmes autour d'une exposition qui a fait bien plus de bruit que ce que son contenu n'aurait dû provoquer.

MV : Oui et en vingt ans, les discours ont complètement changé. Cela questionnait aussi la liberté de création et l'autocensure, un sujet très actuel à d'autres endroits, mais qui se pose systématiquement quand tu diriges une structure. Avec *Les Furtifs*, je pouvais justement cheminer furtivement, poser des questions plus compliquées et gratter à des endroits sensibles, car nous étions moins visibles.



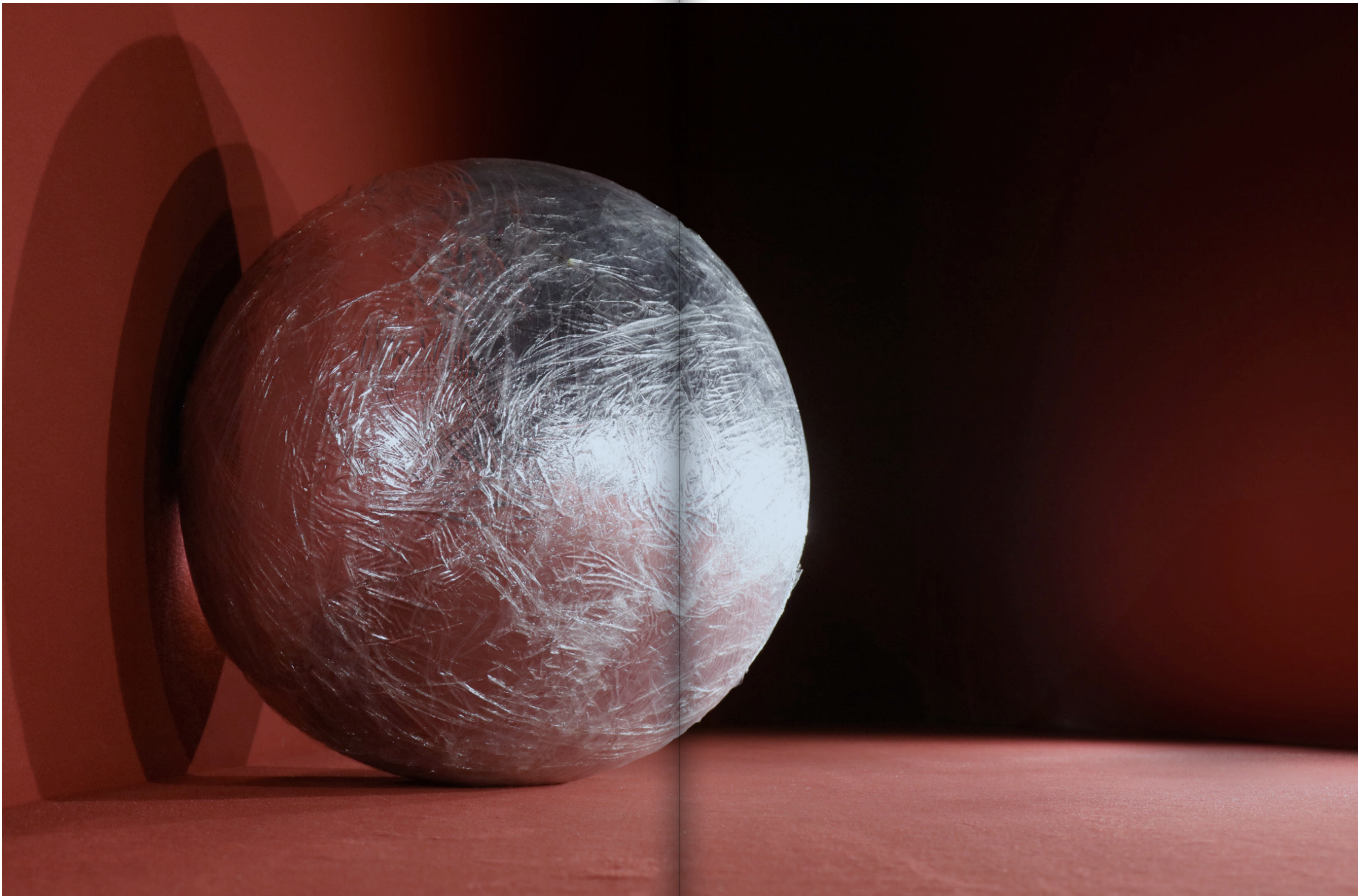
Joshua Leon, *Shuadit*, 2024, chocolat, dimensions variables. Vue de l'exposition *Itinéraires Fantômes* au Capc, 2024.
Crédits ph. Barbara Fecchio.



Vue de l'exposition de Phung-Tien Phan et Niklas Taleb, *Modernistin*, Capc, 2022.
Crédits ph. Niklas Taleb.



Shanta Rao, *MRS ONDE ENTREPRISES*, 2024. Vue de l'exposition *Itinéraires Fantômes*, Capc, 2024.
Crédits ph. Arthur Péquin.



Lisa Selby, en résidence au Capc (2025).
Crédits ph. Venise Bernard.



Portrait de Mona Varichon, 2022.
Crédits ph. Frédéric Deval.



Caique Tizzi, performance culinaire, 2023, *BARBABAL* au Capc.
Crédits ph. Arthur Péquin.





Daria Blum, *On Pointing On*, 2024, performance dans le cadre du festival l'Académie des Mutantes au Capc.
Crédits ph. Arthur Péquin.

Capc Musée d'art contemporain de Bordeaux

Depuis sa fondation en 1973, le Capc - originellement Centre d'arts plastiques contemporains -, devenu en 1984 le musée d'art contemporain de la ville de Bordeaux, a toujours été un espace exceptionnel pour la création. Acteur culturel de référence sur le plan national et international, labellisé Musée de France en 2002, il propose tout au long de l'année un riche programme d'expositions temporaires et de performances, ainsi que de nombreux rendez-vous culturels et éducatifs. Fer de lance de sa programmation, les expositions monographiques dans la nef, produites par et pour le lieu, deviennent vite sa marque de fabrique. Acteur culturel essentiel de Bordeaux et de la Nouvelle-Aquitaine, le Capc assure la transmission aux générations futures de l'important patrimoine dont il est le garant. Il partage une certaine vision de l'art contemporain et de son histoire, offrant à ses visiteurs une passerelle entre les expériences esthétiques de la fin du siècle dernier et les questionnements des artistes d'aujourd'hui. On peut y découvrir des œuvres in situ signées par Christian Boltanski, Keith Haring, Richard Long, Max Neuhaus ou Niele Toroni, visibles en permanence à travers le bâtiment. Une boutique et un café sont également à la disposition des visiteurs.

Marion Vasseur Raluy

Commissaire d'exposition et autrice formée à l'Université Paris IV Sorbonne et Paris VIII Saint-Denis, Marion Vasseur Raluy a codirigé de 2014 à 2016 l'espace indépendant Shanaynay (Paris). Elle a collaboré et travaillé avec de nombreuses artistes contemporaines, dont Angelika Markul, Laëtitia Badaut Haussmann et Mimosa Echard. Elle a récemment organisé les expositions *Remèdes et Poisons* à Tropiques Atrium en 2025, *Itinéraires Fantômes* (co-commissariat avec Ana Iwataki) au Capc en 2024 ; *Jasmine Gregory* (co-commissariat avec Claire Hoffmann - Centre culturel Suisse) au Capc en 2023 ; *Sticky Objects* aux Bains Douches en 2023 ; *Niklas Taleb et Phung Tien Phan* au Capc en 2022. De 2021 à 2025, elle était commissaire associée au programme de résidence *Les Furtifs*, au Capc Musée d'art contemporain de Bordeaux. Elle travaille actuellement à l'écriture d'un manuscrit autour de sa maladie vécue au prisme du monde de l'art. En mai 2025, elle prend la direction du CAC Brétigny et succède à Céline Poulin, qui a pris la direction du FRAC Île-de-France en mars 2023.

Lila Torquéo

Commissaire d'exposition et autrice formée à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne et Paris IV Sorbonne, Lila Torquéo donne corps à des expositions, des publications et des maquettes. Elle a travaillé pour Mimosa Echard et Michel François et a écrit des textes pour de nombreux-ses artistes dont Merlin Carpenter, Lauren Coullard et David Douard. Elle a organisé les expositions *The Airbag Generation* à Médusa (Bruxelles) en 2024 ; *Attaches parisiennes pour poignées de porte* à la Villa Belleville (Paris) en 2023 ; *The more I throw away the more I'll find* en 2023 et *La Fondation Giacobetti* à la Cité Montmartre (Paris) ; *CRÛ* en 2021 et *Ce n'est pas une menace, c'est une promesse* (co-curatée avec Lou Ferrand) en 2022 aux Beaux-Arts de Paris. Avec l'Institut Français d'Allemagne en 2024, elle a mené une recherche sur la théâtralité dans la pratique de Gisèle Vienne et de Calla Henkel & Max Pitegoff. Un sujet qu'elle a continué à développer avec Angélique Aubrit & Ludovic Beillard, à Etablissement d'en Face (Bruxelles). Actuellement, elle est chargée d'éditions au Capc.